tuyau d'alimentation ; robinets de prise de vapeur ; tuyau de vidange ; des désinsrustants ; des soupapes de sûreté ; diamètres à donner aux soupapes et charges directes à mettre sur les soupapes pour chaudières timbrées en atmosphères ou en kilogrammes ; du levier et des poids à placer au bout des leviers ; dispositions relatives à l'alimentation et aux soupapes.

OBIT SOLENNEL Un obit solennel du mois sera célébré le mardi 17 février 1873, à neuf heures et demie, en l'église Saint-Martin, pour le repos de l'âme de dame ADÈLE-JOSEPH CHEVAL, décédée à Roubaix, le 20 janvier 1873, à l'âge de 62 ans.

Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

OBIT SOLENNEL Un obit solennel du mois sera célébré le jeudi 20 février 1873, à neuf heures et demie, en l'église Saint-Martin, pour le repos de l'âme de Monsieur LOUIS-JOSEPH BATAILLE, décédé à Roubaix le 26 janvier 1873, à l'âge de 40 ans.

Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Première Communion

GRAND ET BEAU CHOIX de LIVRES DE PRIÈRES

IMAGES, CROIX, MÉDAILLES, CHAPELETS

Librairie ALFRED REBOUX, rue Nain, 1, Roubaix.

Faits Divers

— PATRIOTES. — Il était deux heures du soir. C'était le 12 janvier 1871, jour de funeste mémoire.

Le Mans étais pris, les Allemands faisaient de toute part irruption dans la ville ; notre malheureuse armée battait en retraite ; l'arrière-garde tiraillait encore en decendant du Port ; çà et là quelque trainard, quelque désespéré allait et venait le long des maisons muettes. Les premiers casques pointus apparurent sur la place des Halles.

Deux énergiques patriotes n'avaient pas voulu s'abandonner au flot de la déroute et se glissaient sur le trottoir de la place, devant l'hôtel de France : c'étaient un gendarme et un franc-tireur.

Saisis d'une rage froide et désirant mourir, seuls contre soixante mille, ils attendaient...

Un Prussien, plus hardi ou plus ivre que les autres, déborda l'angle de la rue Couthardi, se posta en face d'eux, entre la maison de l'orfèvre et la pharmacie. Le franc-tireur s'embusqua derrière la guérite d'une station de fiacre, et l'étendit mort.

Le bruit sinistre des troupes augmentait cependant, ainsi que le sourd clapotement d'une marée montante : les deux Français se replièrent vers la rue du Porc-Epic, et s'abritèrent sous la porte-cochère qu'on voit au-dessus de l'hôtel du Saumon. De là ils découvraient la place, ayant chance de tuer avant d'être tués eux-mêmes ; ils se rangèrent côte à côte.

— Camarade, fit le gendarme au franc-tireur, es-tu adroit ?

— Peuh ! comme tout le monde ! répondit le volontaire, trop courageux pour n'être pas modeste.

Le gendarme lui dit alors :

— Eh bien ! moi, je suis excellent tireur. Mets-toi à genoux derrière moi et charge toujours un fusil, pendant que je ferai feu avec l'autre. De cette manière-là nous en tuerons davantage.

Sans autres réflexions, cela se fit.

Les Prussiens commençaient à paraître. Il s'en présenta au débouché de la rue Dumas, à quarante mètres ! Un, deux, trois, tombèrent aussitôt.

Le gendarme, impassible, émergeait au coin de la muraille, épaulait, faisait feu ; un Prussien de moins. Puis il se baissait, tendait le bras en arrière ; et le petit franc-tireur, à genoux et son paquet de cartouches à terre devant lui, reprenait l'arme vide, et présentait le fusil chargé.

Ce mouvement terrible s'exécutait avec une méthode et un calme si admirables, qu'on eût dit d'un feu de peloton.

Des témoins oculaires, qui regardaient, effarés, d'une lucarne de l'hôtel-de-France, nous ont tracé vingt fois le tableau de cette scène grandiose.

Et les Prussiens, qui ne croient qu'à l'écrasement par le nombre et ne connaissent pas le courage chevaleresque de l'homme isolé, jugeaient qu'une troupe de tirailleurs était-là, tout entière, embusquée, et reculaient à chaque coup de feu. Les deux héros obscurs à l'âme si grande, conservaient leur position devant une armée, et la faisait hésiter !

Le gendarme tirait ici, là, devant lui, en face, partout, maître de lui comme à la cible. L'ennemi ripostait au hasard, et fouillait les maisons de loin, avec ses balles.

C'était un combat en règle ; et ils n'étaient que deux en face des troupes victorieuses de Frédéric-Charles !

Cependant l'impulsion inévitable se produisait, d'arrière en avant ; la horde ennemie montait sur la place : par en bas, des bruits cadencés de pas se faisaient entendre vers la place de l'Eperon.

Nos deux amis étaient tournés.

Douze Prussiens gisaient autour de la place, leur sang lavant les pavés monceaux comme pour en purifier les souillures.

— Gendarme, dit tout à coup le franc-tireur en se relevant, — le vieux soldat tendait toujours le bras, le petit volontaire conservait son sang-froid sublime, gendarme, nous sommes f...ichus ; il n'y a plus de cartouches !

Ils se regardèrent... Ils n'avaient pas peur oh ! non ; mais ils éprouvaient un sombre chagrin de ne plus pouvoir se battre.

Tout était donc fini ! Les Prussiens accouraient par masses, ils n'avaient plus que la crosse de la carabine.

De généreux habitants, comprenant le danger terrible, accourent du fond de l'allée, s'emparent des deux soldats, les entrainent ; on leur donne à la hâte des vêtements d'ouvriers. La complicité héroïque des voisins les sauve ; en vain les Prussiens, braves depuis qu'on ne tire plus, accourent, menacent, fouillent brutalement partout.

Ils s'échappent déguisés ; ils vont plus loin, et disparaissent tous les deux.

On lit dans *le Siècle* :

Nous recevons du fils d'un des artistes les plus aimés de l'ancien théâtre de la Gaîté la lettre suivante, que nous croyons devoir publier :

Monsieur le rédacteur,

» La mort de Napoléon III est attribuée soit aux séances de lithotritie trop rapprochées, soit aux effets funestes du chloroforme.

» La reconnaissance me fait un devoir de rappeler dans cette circontance que, grâce à la merveilleuse récision de la méthode de Civiale, un de ses élèves, la docteur Rochon (du Rhône) est parvenu, sans employer le chloroforme, à pulvériser en deux fois une pierre fort grosse, dont mon père souffrait depuis douze ans.

» Les séances de broiement étaient si bien supportées par le malade qu'il lui était possible, *le même jour, d'aller et de revenir à pied* de la rue Saint-Marc au théâtre du Gymnase, et répéter dans la pièce des *Bons Villageois*, de M. Sardou.

» Recevez, monsieur le rédacteur, mes civilités empressées.

» HUTIN, dit *Francisque jeune*, fils, rue du Fbg.-du-Temple, 58, à Paris.

» Je vous autorise à publier cette lettre si bon vous semble. »

Nouvelles du soir.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

(Service particulier du *Journal de Roubaix.*)

Madrid, 13 février.
(Arrivée en retard.)

Tous les chef-lieux de province ont reconnu l'autorité du gouvernement.

De grandes neiges dans les montagnes aux environs de Madrid empêchent le passage des trains.

Le général Pavia a été nommé commandant en chef des troupes opérant en Catalogne.

La banque de Paris a remis lundi dernier 14 millions de réaux à la commission des finances espagnoles.

On assure que le palais royal sera transformé en muséum et en académie artisitque.

Madrid, 15 février.

Voici la fin de la réponse de M. Figueras au général Sickles :

« Nous possédons dans le Nouveau-Monde une partie intégrante du territoire espagnol, qui était destinée à voir se réaliser, sous le drapeau espagnol, la communication entre les deux continents. Pour que les Antilles remplissent leur mission, pour qu'elles conservent le but civilisateur de notre nationalité, nous comptons sur l'énergie des Espagnols, sur la vertu de nos institutions, sur l'oubli de nos anciennes erreurs, sur l'opinion publique de nos Etats-Unis qui exercent en Amérique une influence si grande et si méritée. Le nom illustre du général Sickles et la vive sympathie qu'il nous inspire, augmente mes espérances. »

Madrid, 16 février.

La bande de Castel dans la Nouvelle-Castille a été dissoute.

La *Gazette de Madrid* publie :

1° La loi d'amnistie adoptée hier par l'Assemblée nationale ; 2° Des décrets nommant le général Pavia, général en chef de l'armée du Nord et rappelant Moriones à Madrid, en le chargeant de nouveau de la direction de la cavalerie ; 3° Un décret autorisant la présentation à l'Assemblée d'un projet qui adjuge définitivement les mines de Rio-Timo à la Compagnie anglaise Matheson.

Lisbonne, 13 février, soir.
Arrivée en retard.

Les journaux de l'opposition accusent le gouvernement de n'avoir rien dit au Congrès, qui avait nommé une commission pour aller recevoir le roi Amédée.

On mentionne de nouveau le bruit que le gouvernement a l'intention de suspendre les séances parlementaires.

Lisbonne, 16 février.

Trois autres navires de l'escadre anglaise sont arrivés ici.

Le *Diario Noticias* dit que mercredi soir les étudiants de l'université de Coimbre ont parcouru pacifiquement les rues en nombre considérable, criant *vive la république espagnole*.

Une partie de la presse portugaise paraît indisposée contre la presse espagnole, parce qu'elle craint l'influence de la république espagnole sur les destinées politiques du Portugal.

Marseille, 16 février.

Les journaux de Barcelone du 15 constatent que la ville a repris son aspect normal. Le travail marche dans les ateliers. Les fabricants ont accepté les demandes des ouvriers, en réservant seulement la question des heures de travail.

On mande de Constantinople que le Pape a adressé au patriarche, aux archevêques, évêques, prêtres et fidèles arméniens, une encyclique relative à la question arménienne.

Londres, 16 février.

Dans le banquet de l'hôpital français, le comte d'Harcourt a porté successivement des toasts à la reine, au prince et à la princesse de Galles, à l'armée et à la marine anglaise.

En portant ce dernier toast, le comte d'Harcourt a rappelé la Crimée, la Chine et le Japon où les drapeaux des deux nations ont flotté ensemble. Autrefois, a-t-il, les deux armés ont combattu l'une contre l'autre. Aujourd'hui la rivalité de la France et de l'Angleterre a disparu ; il n'y a plus de rivalité entre elles que pour la civilisation du monde.

Le comte d'Harcourt a terminé en remerciant l'armée anglaise de la chaleureuse et cordiale réception faite aux officiers français qui sont venus assister aux manœuvres d'automne.

Lord Elliot a exprimé l'espoir que la rivalité civilisatrice dont a parlé le comte d'Harcourt ne cesserait jamais. Il a ajouté que les sympathies établies pendant la guerre de Crimée entre les officiers des armées anglaises, françaises et italiennes dureraient aussi longtemps que le souvenir de l'expédition de Crimée.

Le ministre d'Italie assistait aussi à ce banquet.

Washington, 10 février.

Les avis de Buenos-Ayres du 14 janvier portent que par suite d'un différend qui s'est produit entre le consul français au Paraguay et le gouvernement du Paraguay, le chargé d'affaires français à Buenos-Ayres a envoyé un steamer à l'Assuncion pour inviter le consul à s'embarquer immédiatement et venir à Buenos-Ayres pour attendre les instructions de M. de Rémusat.

Le chargé d'affaires français auprès de la République Argentime a notifié son intention de prendre sans retard des moyens pour protéger le commerce français au Paraguay.

Variétés.

LE FILLEUL DE BEAUMARCHAIS

IV.

(Suite)

La charrette avançait longuement. De dix en dix pas, elle était forcée de faire halte. A l'angle du faubourg et du boulevard, la foule ayant fait un mouvement en avant, cette halte fut un peu plus longue.

Geneviève, en proie à une émotion poignante, saisie d'une espèce de vertige, se figurant, dans sa superstition maternelle, que ce monstres allaient lui prendre son fils ou que cette multitude menaçait de les séparer, ne pouvait plus que bégayer, d'une voix brisée par la terreur : « Serre-toi bien près de moi !... ne lâche pas ma main ! ne me quitte pas !... »

Elle n'avait pas remarqué une femme à peu près de son âge, vêtue comme elle en bourgeoise de condition modeste, que le flot populaire avait refoulée presque à ses côtés, et qui tenait par la main une petite fille de cinq à six ans. Tout à coup elle vit cette femme s'affaisser et tomber évanouie en poussant un sourd gémissement.

Cet épisode fit un moment diversion au spectacle principal. La plupart des curieux et des curieuses qui entouraient Geneviève et la femme évanouie étaient, bien entendu, du parti des bourreaux contre les victimes. Il y eut d'abord un murmure, puis des paroles de menace, de soupçon et de haine.

— Ce doit être une *ci-devant*... Elle s'est déguisée pour tromper le peuple !... Peut-être la femme ou la sœur d'un de ces brigands que l'on va raccourcir.... Il faut l'interroger, l'arrêter !... Il y aurait encore une place sur la charrette, et, ma foi ! si elle se trouve mal parce qu'un des siens va mourir, il vaut autant qu'elle meure avec lui !

Déjà les plus violents s'apprêtaient à vérifier leurs soupçons, à exécuter leurs menaces. Ils n'en eurent pas le temps. Geneviève avait compris le danger : relevant la femme évanouie et la prenant dans ses bras, elle dit aux agresseurs, dont elle essaya d'imiter le langage :

— Vous vous trompez, citoyens ! Cette femme n'est pas ce que vous croyez.... C'est ma cousine Madeleine Farjot, et cette jolie enfant que vous voyez là, sanglotant près de sa mère, est ma nièce.

Le mari de Madeleine, maraîcher à Viroflay, est un excellent patriote : ses concitoyens l'ont décoré du nom de Curtius. Ma cousine était venue me voir ; elle se plaignait d'être un peu souffrante. Pour la distraire, je l'ai amenée ici, espérant bien pouvoir la faire jouir de quelque beau spectacle civique. J'y avais droit, en ma qualité de veuve d'un des vainqueurs de la Bastille. Mais, vous comprenez, mes amis, la chaleur, la fatigue, la foule, la justice du peuple, la nouveauté de cette scène, effrayante pour une pauvre campagnarde, tout cela était au-dessus de ses forces. C'est ma faute, aussi vrai que nous sommes deux bonnes républicaines.... Vous devriez m'aider à trouver une voiture ; je reconduirai ma cousine chez moi et lui donnerai les soins nécessaires.

Tout cela fut dit d'un ton si simple et si naturel, que Geneviève ne rencontra pas un seul incrédule. Alors, avec cette mobilité habituelle aux masses populaires, au moment même où elles sont poussées par les passions les plus furieuses, cette foule, si hostile tout à l'heure, passa d'un extrême à l'autre. Ce fut à qui prodiguerait à la malade, à sa compagne, aux deux enfants, des témoignages d'affectueuse sympathie. Pendant ce temps, la tragique charrette s'était éloignée ; le boulevard et la rue du Faubourg-Saint-Denis se dégageaient peu à peu. On finit par trouver une voiture de place ; l'inconnue, qui n'avait pas encore repris ses sens, y fut hissée avec tout les ménagements imaginables. Geneviève s'installa à côté d'elle ; les enfants s'assirent sur le devant, et le citoyen cocher fouetta ses chevaux.

Les cahots du fiacre ne tardèrent pas à ranimer l'infortunée que Geneviève venait de sauver. Elle se doutait bien que cette fois les soupçons des pourvoyeurs de l'échafaud avaient frappé juste, et que ces vêtements de petite bourgeoise cachaient une grande dame.

Quelques indices, promptement saisis par sa perspicacité féminime, lui prouvaient qu'elle ne s'était pas trompée. La vraie noblesse, celle qui ne dépend pas d'un biason ou d'un parchemin, est commune à toutes les belles âmes, et l'humble veuve du barbier, en devinant chez sa prétendue cousine une condition infiniment supérieure à la sienne, pouvait encore la juger en égale. Cette femme, qu'elle s'efforçait de rappeler à la vie, et dont les yeux rougis par les larmes avaient peine à se rouvrir, n'était plus de la première jeunesse. Evidemment, l'angoisse et le malheur l'avaient vieilli avant l'âge ; ce n'était pas une figure, c'était une ombre. Des rides précocess couraient sur son visage, pâle comme l'albâtre, et se rejoignaient à ses tempes, creusée par la maladie ou le chagrin. On apercevait sous les plis de sa mante quelques cheveux blancs mêlés à une opulente chevelure blonde, dont la poudre n'altérait plus les nuances délicates. Mais tous ces détails s'effaçaient dans un délicieux mélange de grâce, de tristesse, et surtout de *distinction* ; qualité supérieure à l'élégance, signe de race que nulle fortune ne saurait donner, qu'aucune révolution ne saurait ravir.

La suite à demain

ASSURANCES
CONTRE L'INCENDIE et sur la VIE
Auguste FERON
Lille, 59, rue de Tournai, 59, Lille
Représentation de *l'Assuré*
(*sans frais pour l'Assuré*)
près toutes les Compagnies
dans toutes les opérations d'Assurances :
Polices, Renouvellements, Avenants, etc.

COMMERCE

Dépêches télégraphiques.

Havre, 17 février.

(Dépêche de MM. Kablé, Bœswilwald et Cᵉ, représentés par M. Bulteau-Desbonnets.)

Ventes 1,500 b., marché ferme, assez bonne demande pour disponible, livrable inchangé.

Liverpool, 17 février.

(Dépêche de MM. Kablé, Bœswilwald et Cᵉ, représentés par M. Bulteau-Desbonnets.)

Ventes 10,000 b., prix inchangé, livrable ferme.

New-York, 17 février.

(Dépêche de MM. Kablé, Bœswilwald et Cᵉ, représentés par M. Bulteau-Desbonnets.)

Coton 21. — Recettes 17,000 b.

Avis divers.

BORDEAUX, 14 février. — *Laines* : On a vendu 35 b. Espagne noire à fr. 182 1/2.

ANVERS, 16 février. — VENTE PUBLIQUE DE LAINES. — (Avis des courtiers H. Melges et J. J. Melges). — La première série de nos enchères trimestrielles, ouverte le 4 du courant, s'est clôturée le 15 février. Les quantités suivantes y ont été :

Offertes		Vendues.
5865 b.	laine Buen.-Ayr. anc. tonte	4676 b.
9329 b.	» » nouv. tonte	8852 b.
1421 b.	» Montevideo anc. tonte	1124 b.
2816 b.	» » nouv. tonte	2546 b.
1016 b.	» Entre-Rios, anc. tonte	560 b.
497 b.	» » nouv. tonte	473 b.
1077 b.	» Cap de Bonne-Espérance	919 b.
212 b.	» Russie	50 b.
2120 b.	» du Levant	939 b.
262 b.	» d'Afrique	262 b.
1410 b.	» lavées et diverses	2147 b.
26025 b.		12946 b.

Un grand nombre d'acheteurs, tant du pays que de l'étranger, assistaient à ces ventes et opérèrent avec assez d'animation, mais à des prix en baisse sur les cours de novembre de 5 à 10 centimes pour les Buenos-Ayres, ancienne tonte, et de 10 à 15 centimes pour les Montevideo, ancienne tonte.

Les laines de cette campagne sont de plus en plus négligées.

Celles de la nouvelle tonte ont également subi une baisse sur les hauts prix payés de gré à gré en janvier dernier, de 10 à 15 centimes pour les Mérinos et Prima Buenos-Ayres, et 15 centimes pour les Mérinos et Prima Montevideo.

Les 2ᵉ et 3ᵉ d'un bon conditionnement, dont les quantités étaient restreintes, furent disputées et obtinrent à peu près les prix de main ferme.

Les Cap ont obtenu environ la parité des cours établis sur les marchés Anglais.

Les ventes se sont clôturées pour les laines de la Plata, avec animation et à des prix bien soutenus.

Voici quels ont été les prix payés pour les diverses provenances :

BUENOS-AYRES. — *Ancienne tonte.*

	Belle qté.		Bonne moy.		Bonne second.		Défauts.	
Saxe et Merinos	[illegible]	[illegible]	1.75	1.85	1.60	1.70	1.55	1.5
Métis 1a	—	—	1.70	1.80	[illegible]	[illegible]	[illegible]	1.50
id. 2a	—	—	1.65	1.75	1.50	1.00	1.25	1.45
id. 3a	—	—	1.65	1.75	1.50	1.00	1.20	1.45
id. 4a	—	—	1.00	1.60	1.35	1.05	[illegible]	1.00
Agneaux	—	—	1.60	1.70	1.50	1.35	1.35	1.55
Morceaux	—	—	1.35	1.45	1.20	1.20	1.05	1.15
Ventres	—	—	1.15	1.60	1.05	1.30	[illegible]	—
Pélades	1.50	1.55	1.25	1.50	1.05	1.30	0.90	—

MONTEVIDEO, BANDE-ORIENTALE ET ENTRE-RIOS.

Saxe et Merinos	2.60 à	2.70	2.00 à	2.45	2.15 à	2.05	1.70 à	2.10
1a Métis	—	—	2.25	2.30	2.10	2.00	1.95	1.60
2a id	—	—	2.20	2.30	2.—	2.15	—	—
3a id	—	—	2.15	2.20	2.—	2.10	1.75	1.90
4a id	—	—	2.05	2.20	1.00	2.—	1.55	1.90
Agneaux	2.40	—	2.30	2.30	2.10	2.15	1.70	2.05
Morceaux	—	—	1.75	1.95	1.55	1.70	1.40	1.50
Ventres	1.60	1.70	1.65	1.85	1.55	1.40	—	—

BUENOS-AYRES. — *Nouvelle tonte.*

	Belle qté.		Bonne moy.		Bonne second.		Défauts.	
Saxe et Merinos	1.95 à	2.05	1.90 à	1.90	1.65 à	1.75	1.50 à	[illegible]
Métis 1a	1.90	2.—	1.75	1.85	1.60	1.70	1.45	1.55
id 2a	1.90	2.00	1.75	1.86	1.65	1.70	1.40	1.55
id. 3a	1.85	1.95	1.70	1.80	1.60	1.65	—	—
id. 4a	—	—	1.35	—	1.50	1.60	—	—
Agneaux	1.90	2.10	1.70	1.85	1.50	1.65	—	—
Morceaux	—	—	1.40	1.55	1.25	1.35	1.15	1.20
Ventres	—	—	1.20	1.35	1.10	1.15	0.90	1.05

MONTEVIDEO, BANDE-ORIENTALE ET ENTRE-RIOS.

Merinos	2.50 à	2.05	2.35 à	2.45	2.20 à	2.30	2.10 à	2.15
1a Métis	2.45	2.55	2.30	2.40	2.15	2.25	2.05	2.10
2a id	2.40	2.45	2.25	2.35	2.10	2.20	2.05	2.10
3a id	2.25	—	2.20	2.30	2.05	2.15	1.90	2.—
4a id	—	—	2.10	2.15	1.95	2.05	1.85	1.90
Agneaux	2.40	2.50	2.25	2.35	2.15	2.20	1.65	2.05
Morceaux	—	—	1.95	—	1.60	1.65	—	—
Ventres	1.65	1.80	1.50	1.60	1.35	1.45	1.20	1.30

CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

	Bonne qual.		Secondaire.		Inférieure.	
Snow white	5.60	6.05	5.—	5.50	4.60	4.95
Lavée a dos	4.15	—	3.30	3.80	3.15	3.65
Port Natal lavée a dos	—	—	3.90	4.05	3.35	3.50

Syrie, en suint, blanché	1.90 à	1.70
id. lavée	1.00	2.25
B.-Ayres, lavée a fond fine	2.10	2.00
id. id. id. mi fine	5.50	6.—
id. id. id. ordinaire	4.00	6.00
id. id. id. commune	3.65	4.00
id. id. id. déchets	4.00	3.—

Prix en francs et centimes, par kil. avec 2 % d'escompte.

BOMBAY, 12 février. — *Cotons* ; Fair Oomra 7 1/4 d. ; good fair dito 7 9/16 b. ; fair Broach machiné 8 5/16b ; Churka good Broach fair 7 5/8d. fair Hingheughaut 8 11/16d. coût et frêt par voilier pour Liverpool ; via Canal on cote 1/15d. de plus.

GRAND THÉATRE DE ROUBAIX

Aujourd'hui Lundi 17 février 1873.

Deuxième représentation de :

ROUBAIX sens dessus dessous!!!

Féerie-revue, actuelle, locale, fantastique et mystérieuse, en 2 parties et 12 tableaux, et décors nouveaux, commise avec préméditation par M. Henri Cadinot, membre de la société des auteurs dramatiques, musique de Meyerbeer, Rossini, Halévy, Auber, Adam et Verdi, dérangée par M. Hermann, décors de M. Pierre, machinés par M. Louis Hauthon.

PREMIÈRE PARTIE : **Le Progrès**

1ᵉʳ tableau, La revue dans la salle ; 2ᵉ tableau, La France, la paix ; la Guerre et l'esprit ; 3ᵉ tableau, Roubaix dans les nuages, les 12 signes du zodiaque, le ballon du progrès, décors nouveaux, peints par M. Pierre ; 4ᵉ tableau, La gare du chemin de fer ; 5ᵉ tableau, Roubaix et ses œuvres, décor nouveau ; 6ᵉ tableau, La fabrique, l'incendie, décor nouveau.

DEUXIÈME PARTIE : **L'Esprit**

7ᵉ tableau, La foire aux bêtise ; 8ᵉ tableau, L'impôt des impôts ; 9ᵉ tableau, La crise monétaire ; 10ᵉ tableau, L'instruction obligatoire ; 11ᵉ tableau, Le bal patriotique ; 12ᵉ tableau, Apothéose.

DISTRIBUTION :

La guerre, M. MARIUS ;

Le progrès, le chef d'orchestre, Zéphirin, M. SCARLAT.

L'instruction publique, M. MAX.

Saturne, M. Dupotey, le chemin de fer Gonville marchand de biscuits, le gaz, le crieur public, le père la contrainte, H. CADINOT.

L'Emèche, fileur, M. ANDRAUD.

Malcontent, M. DELAFOSSE.

Bosselé marchand de journaux, un gandin des 3ᵐᵉˢ, Nicaise, marchand de lait battu, fil en 4, garçon d'estaminet, M. VALETTE.

Le caprice, Le *Journal de Roubaix*, M. DUBIAUX.

Capital, un agent, dur à cuire, M. ANGHEL.

Dumoëllon, M. LEMAISTRE.

Filloché, rattacheur, le souffleur, M. GEORGES.

Un porteur du progrès, un employé du théâtre, M. LUDOVIC.

L'esprit, Mᵐᵉ A. MARIUS.

La France, Blondinette, Mᵐᵉ DESTRÉE.

La ville de Roubaix, Mᵐᵉ MAX.

La paix, l'idée, Guguste, Mᵐᵉ ANDRAUD.

L'industrie, la fraternité, Dodore, Turlurette, Mˡˡᵉ MARTHE.

Mᵐᵉ Dupotey, la mère Briquemolle, Castorine, Polyte, Mᵐᵉ CADINOT.

La promenade, Eglantine, Adolphe, Mᵐᵉ MARIUS.

La Boussolle, un vieux grenadier, le journal d'annonces, la petite EUGÉNIE.

Un jeune soldat, le petit JULES.

Gardes habitants, ouvriers.

Vu son importance, la pièce sera jouée seule.

Avis. — Ne pas confondre cette pièce avec la dernière Revue jouée à Roubaix.

On pourra retenir des places marquées à l'avance, de 11 à 3 h. au théâtre.

Jeudi 20 février **représentation extraordinaire** au bénéfice de **M. Hermann**, chef d'orchestre, pianiste.

Bureaux à 6 h. 1/2.

Rideau à 7 heures.